



## La logique obsessionnelle dans notre monde contemporain

Sébastien Rose

*Notre société\* a fait un choix dans sa manière d'agir et de fonctionner, qui favorise, voire amplifie la réponse obsessionnelle face au malaise de la civilisation. N'y a-t-il pas là une hypocrisie sociale et culturelle de notre civilisation qui, tout en promouvant des dispositifs de subjectivation, fabrique paradoxalement une idéologie de dé-subjectivation ? Cherchant à effacer la dimension du manque-à-être, notre société se trouve paradoxalement rattrapée, avec une virulence forcée, par ce à quoi qu'elle cherche à échapper. N'est-ce pas la névrose obsessionnelle qui nous délivre le meilleur exemple de cette logique psychopathologique que nous définissons de la manière suivante « Plus on le nie et plus on le rend présent » ? Question d'autant plus pertinente qu'à juste titre la névrose obsessionnelle ne fait pas discours mais agit néanmoins dans le social. Comment alors prendre acte de ce fait dans notre contemporanéité ?*

### *Un choix et un style de société*

En quoi notre société contemporaine a-t-elle fait un choix ? Quel est-il aujourd'hui ? La notion de choix renvoie à l'idée selon laquelle une société choisit de se construire et d'agir selon une logique psychopathologique propre à une culture et à une époque. La société d'hier ne ressemble pas à celle d'aujourd'hui, celle-ci repose ainsi sur un « choix architectural ». Ce choix contemporain fait par notre société, révélant ainsi une mutation et par conséquent un style, n'est-il pas repérable à partir de la place réservée au manque et à la dimension de l'Autre et du tiers ?

Quelle part d'Autre nous reste-t-il dans cette société qui tend à devenir une « société de l'homme sans symptôme » ? La mutation contemporaine de notre civilisation est ainsi repérable à partir de la faillite de toute figure d'autorité et de ce que les économistes appellent les « externalités » et par la disqualification de tout Autre qui prétendrait promettre une réponse ontologique en échange du moins-jour constitutif du sujet. Le discours scientifique a poursuivi son travail de séduction sur les sujets et de sape envers les autres discours rationnels. Il a été rejoint dans sa domination du lien social contemporain par le marché. Dans les années 1970, Lacan avait en effet diagnostiqué ce fait social et culturel quand il évoquait le malaise de la civilisation en l'identifiant à la « montée au zénith social de l'objet *a* »<sup>1</sup>. Nous n'avons plus confiance dans l'Autre et dans ses signifiants-mâtres. La place de l'Autre ayant été remise en cause, Lacan, à la suite de Freud, envisage le malaise de la civilisation comme conséquence de la suprématie du discours capitaliste. La dimension de l'Autre tend, à disparaître et à s'effacer de la subjectivité moderne. La civilisation moderne s'organise à partir d'un « Autre désacralisé »<sup>2</sup>.

Prenons un exemple culturel révélant ce basculement dans le choix de la société, celui de la sortie de la religion. Comme le soutient Marcel Gauchet<sup>3</sup>, ce n'est pas la fin de la croyance

---

\* Intervention à l'Atelier de psychanalyse appliquée, animé par Esthela Solano et Serge Cottet, Paris, le 19 juin 2010.

<sup>1</sup> Lacan, J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 414.

<sup>2</sup> Chemama, R., *Dépression, la grande névrose contemporaine*, Paris, Erès, 2006, p. 40.

<sup>3</sup> Gauchet, M., *Le désenchantement du monde*, Paris, Agora, 1985.

religieuse, mais la fin du rôle social de la religion. Avec Marcel Gauchet, nous repérons que notre civilisation est passée d'une structuration sociale religieuse à une structuration libérale et capitaliste.

Le trait majeur de notre civilisation réside dans l'affirmation et la suprématie du discours capitaliste. L'Autre social y revêt le costume de « l'entrepreneur capitaliste ». Nous vivons dans une civilisation où l'interdit cède à la permission par le biais du déclin de l'imago paternelle et la décadence de l'absolu. Aujourd'hui, les interdits, en difficulté, sont sommés de se justifier. La mutation du malaise de la civilisation concorde avec cette mise en cause de l'interdit et la promotion du « Fais ce qu'il te plait » qu'incarne par le discours capitaliste. Nous sommes passés d'une civilisation religieuse dominée par l'Idéal du moi à une civilisation libérale et consumériste où le discours capitaliste régule la majeure partie des rapports humains et liens sociaux.

Néanmoins, comment définir, d'un point de vue psychanalytique, le style capitaliste d'une société ?

Dans sa conférence de 1971 à Milan<sup>4</sup>, Lacan donne pour la première fois des indications sur le discours capitaliste. Il formalise une structure discursive caractérisée par l'effacement de la dimension de l'impossible, et le recyclage permanent de l'objet de jouissance par le sujet. Avec ce mathème, Lacan entend indiquer une métamorphose du discours du maître, ce discours fondamental réglant la civilisation et le lien social. Le discours capitaliste substitue le « triomphe de l'objet-gadget » à la loi qui habitait le discours du maître, laquelle imposait le renoncement pulsionnel comme prix à payer pour l'inscription dans le lien social. Le discours capitaliste prend un circuit discursif paradoxal ne se fondant pas sur une perte de jouissance, contrairement aux autres discours qui font lien social. A l'opposé, il repose sur la dynamique du recyclage permanent de cette jouissance par le sujet, en l'absence de perte. Le discours capitaliste tend à effacer la dimension de l'impossible – principe essentiel au discours – et dont l'agent est le *self made man* qui commande au marché d'exiger de la science qu'elle fabrique les objets dont il est susceptible de jouir. Les exemples contemporains ne manquent pas pour illustrer comment la société a un style capitaliste et comment l'argent est devenu le nouveau maître : les différentes réformes engagées dans l'hôpital notamment avec la tarification à l'acte (T2A)<sup>5</sup>, à l'Université...

Dès lors, le choix architectural libéral et marchand de notre société change inévitablement la subjectivité et les rapports humains. Les conséquences sont multiples sur la subjectivité de notre époque. D'une part, la division du sujet s'éclipse dans un court-circuit toujours possible se répétant à l'infini avec l'objet de jouissance. Le manque-à-être est transformé en une expérience de vide qui n'exige que son remplissage. D'autre part, l'objet *petit a*, objet perdu, est collapsé dans « l'objet-gadget », un objet toujours à disposition qui vise à recouvrir la castration. Nous assistons à une nouvelle économie psychique avec de nouvelles formes de symptômes. Névroses, psychoses et perversions existent toujours mais prennent de nouveaux masques en rapport au discours du maître contemporain. Ces nouvelles enveloppes symptomatiques se caractérisent par un désenchantement absolu concernant la dimension symbolique de la parole, par une méfiance envers l'Autre et par une poussée perverse vers un objet de jouissance. La clinique actuelle tend à être une clinique du moi et du masque.

En définitive, l'organisation libérale de notre société a pour effet s'effacer toute forme d'expression de la subjectivité et produit une fermeture de la division du sujet dans la névrose.

---

<sup>4</sup> Conférence prononcée par le Dr Lacan à l'Université de Milan le 12 mai 1972 : « Du discours psychanalytique ».

<sup>5</sup> T2A : Tarification par activité. Dans ce système de comptabilité, chaque prise en charge de pathologie ramenée à un groupe homogène de malades, a un coût. Ainsi, la pose d'une prothèse de hanche chez un patient de moins de 75 ans n'ayant pas d'autres facteurs de morbidité, vaudra tant. Si l'hôpital en fait 200 par an, il recevra tant. Et ainsi de suite. Le budget est calculé à partir de la somme de ces activités.

Celle-ci tend à être remplacée par un masque universalisant ou une identité générique basée sur l'identification d'un signifiant-maître non dialectisé ou d'un signifiant hypostatique. L'aliénation du sujet s'en trouve renforcée. Sous cet effet, le sujet est privé de la dialectique signifiante, et la dimension de l'Autre inconscient s'en trouve court-circuitée. Le grand trait de notre modernité ne réside-t-il pas dans la difficulté du sujet « d'aller à la rencontre de son inconscient »<sup>6</sup> ? N'est-ce pas aussi l'une des grandes caractéristiques du fonctionnement obsessionnel ? En outre, ce n'est pas parce que le programme de notre civilisation est d'effacer les dimensions de l'Autre et du manque, que ces derniers n'existent plus. Nous avons tendance à penser qu'ils réapparaissent sous une autre forme et d'une manière virulente. C'est là tout le paradoxe dans lequel se trouve l'obsessionnel en tant qu'il ne veut rien perdre, mais cherche à se sacrifier. L'obsessionnel se trouve donc sous le coup d'une *aliénation renforcée*, d'un *redoublement de la structure*. Ainsi, tout en cherchant à effacer la dimension du manque-à-être, notre société ne travaille-t-elle pas paradoxalement à son retour en force, voire à sa consistance absolue ?

#### *Deux noms contemporains du malaise de la civilisation*

N'y a-t-il pas une « hypocrisie » sociale et culturelle dans notre civilisation qui tout en promouvant des dispositifs de subjectivation fabrique paradoxalement une idéologie de désubjectivation ? Tout en rejetant l'Autre, la civilisation ne travaille-t-elle pas paradoxalement à son retour en force ? Quelles sont les réponses contemporaines face au problème de la civilisation ? Pour tenter de répondre à ces questions et mettre à l'épreuve notre hypothèse selon laquelle notre civilisation dans son style néolibéral et capitaliste tend à privilégier la réponse obsessionnelle, nous nous inscrivons dans le droit-fil de la démarche freudienne inaugurée par *Malaise dans la Civilisation*.

Nous sommes invités à interroger notre époque et ses impasses. Les phénomènes sociaux qui constituent et qui traversent la société témoignent de son fonctionnement et de sa logique. Cette idée n'est pas nouvelle en tant que justement Lucien Bonnafé et plus tard Michel Foucault considèrent que la psychiatrie, et la manière dont on traite les malades, est un révélateur de l'état d'une société<sup>7</sup>. À la suite de ces auteurs, considérons deux phénomènes du paysage social actuel pour lire la mutation contemporaine de notre société : l'évaluation et l'inflation des croyances. La passion pour le chiffre et le retour en force des croyances sont deux véritables révélateurs du choix fait par notre société, dans sa manière de se construire et d'agir.

#### *L'évaluation comme moyen d'accès au bonheur*

Qu'est-ce que les hommes exigent et attendent de la vie, se demandait Freud dans *Malaise dans la civilisation*. La réponse est évidente pour lui : « On n'a guère de chance de se tromper en répondant : ils tendent au bonheur ; les hommes veulent être heureux et le rester »<sup>8</sup>. Être, c'est bien dire que les hommes ne le sont pas, mais qu'ils y aspirent. À l'époque du néolibéralisme et de la mondialisation, le bonheur est devenu une marchandise, et pas seulement sous la forme d'une pilule du bonheur qui anesthésie les douleurs de la vie. L'objet de consommation est proposé comme l'objet qui pourrait satisfaire et combler. C'est ici que l'évaluation pointe son nez comme moyen obligatoire, possible et nécessaire à l'accès au bonheur et au bien-être. À la question freudienne « qu'attendent et exigent les hommes de la vie ? », elle prétend répondre qu'ils aspirent au bonheur, et cela par le recours au chiffre :

---

<sup>6</sup> Malengreau, P., « La cure de l'obsessionnel », *Quarto*, n°68, octobre 1999, p. 68-70.

<sup>7</sup> *On juge du degré de civilisation d'une société à la façon dont elle traite ses fous*.

<sup>8</sup> Freud, S., *Malaise dans la Civilisation*, Paris, PUF, p. 20.

« s'évaluer, c'est se connaître mieux, premier pas sans doute sur le chemin du bien-être sinon de la sagesse »<sup>9</sup>.

Notre civilisation s'est donc éprise de la « passion de l'ordre et du chiffre ». Elle se voue à tout compter et à tout quantifier. Cette passion du chiffre se répand dans tous les domaines humains : culturel, justice, clinique, université, santé... Ce culte du chiffre – l'évaluation – se donnant des airs de science, se fonde sur la croyance du chiffre comme remède face au réel et face à la souffrance humaine. Derrière l'écran de fumée de l'évaluation, il s'agit de mettre en place une « culture qui impose au sujet de tirer son être du chiffre »<sup>10</sup>. Ainsi, le chiffre, les statistiques et l'évaluation sont les nouveaux moyens modernes d'accès au bonheur. Ces moyens qui ont la prétention de remédier au malaise de la civilisation, ne font que l'engendrer.

Arrêtons-nous afin d'examiner la logique propre à cette idéologie. L'idéologie de l'évaluation fait appel à de nombreux mécanismes psychologiques et psychiques. Bien sûr, nous pouvons par exemple tenir cette idéologie pour une méthode perverse en tant que justement elle vise à soutenir le consentement du sujet à se faire traiter comme un objet. Cependant, nous voulons plutôt mettre l'accent sur les mécanismes proprement obsessionnels tel que la méthode Google nous en délivre une illustration. En quoi consiste-t-elle ? La méthode Google est sustentée par la volonté de classer les discours en fonction du nombre d'articles publiés. Thierry Klein, Président de Speechi<sup>11</sup> assène un coup à Google : « Le moteur de recherche Google s'adresse avant tout au consommateur qui est en vous, pas à l'homme ou à la femme de savoir. Votre soif de savoir, si tant est qu'un tel terme ait un sens, c'est l'alibi qu'il vous sert, le leurre avec lequel il vous attire »<sup>12</sup>. Et il ajoute que « Google ne vous rend probablement pas idiot [...], il vous rend consommateur – et la consommation n'est absolument pas corrélée avec le savoir »<sup>13</sup>. C'est dire ainsi que la logique capitaliste et l'idéologie de l'évaluation font le lit de la méthode Google. Bien plus, nous pouvons analyser cette idéologie selon trois axes : c'est une opération, c'est un discours et c'est une politique.

D'une part, l'évaluation est une opération en tant qu'elle tend à vouloir transformer un être unique et singulier en un individu généralisé et identique. Dans notre vocabulaire, cette opération est une tentative – vouée à l'échec car impossible – de réduire la jouissance à l'*Un*. La logique de l'opération de l'évaluation peut être éclairée à partir d'une phrase de Jacques Lacan : « faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité, c'est en effet un sacré déplacement »<sup>14</sup>. L'opération de l'évaluation consiste en un virage de la jouissance à la comptabilité. C'est même pour cela qu'elle nous plaît et nous séduit. Qui mieux que le névrosé obsessionnel témoigne de la tentative de réduire la jouissance à l'*Un* ? Il prétend réduire l'intervalle signifiant à l'*Un* tout seul.

D'autre part, l'évaluation peut être définie comme un discours ayant la même structure que le discours universitaire. Deux ambitions vouées à l'échec définissent ce discours : produire un sujet et maîtriser la jouissance par le savoir. Il est structurellement impossible de produire un sujet universel et de maîtriser la jouissance par le savoir, impossible de faire se rejoindre sujet et signifiant-maître. L'objet *a* est perturbateur en lui-même. De surcroît, évaluation et logique obsessionnelle se conjoignent ou s'éclairent l'une l'autre dans la recherche de l'Autre de l'Autre et de l'autoréférence.

---

<sup>9</sup> Vigneron T., « Un nouvel objet : l'évaluation », *La Lettre Mensuelle*, Ecole de la Cause Freudienne, avril 2008, p. 23.

<sup>10</sup> Lecoœur B., « Vers le meeting », *La Lettre Mensuelle*, Ecole de la Cause Freudienne, avril 2008, p. 7.

<sup>11</sup> Société de logiciels d'enseignement en ligne.

<sup>12</sup> Klein T., « Comment Google contribue au rétrécissement du savoir », *Libération*, 30 septembre 2009.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 420.

Enfin, l'évaluation est une politique et une rhétorique qui consiste en une élimination et une auto-condamnation du sujet. Certains mécanismes de la politique de l'évaluation rejoignent ceux de la logique obsessionnelle en particulier ceux qui se réfèrent à la production du sujet en tant que structure du négatif : annulation rétroactive, isolation, négation... D'ailleurs, les mécanismes obsessionnels constituent les meilleurs modes de production de sujets au sens strict. Certains mécanismes de l'évaluation se réfèrent également aux grands traits de la clinique de la perversion : consentement de l'autre, soumission, domination... Finalement, l'évaluation cherche à politiser les mécanismes obsessionnels en les reprenant, *volens nolens*, à son propre compte. Deux enjeux politiques symétriquement opposés sont ainsi à relever à notre époque. L'évaluation politise la névrose obsessionnelle en tant que les évaluateurs tablent sur la docilité et la couardise obsessionnelle, alors que la psychanalyse tente de faire fond de « l'hystérie politisée », à savoir le « je n'en veux rien savoir » de l'hystérique, l'objection hystérique au maître, au « maître du chiffre ». Nous finirons par cette interrogation : « quand donc évaluera-t-on le rapport entre le temps et l'énergie que l'on passe à évaluer, et les résultats que l'on obtient, le plus souvent au sacrifice d'autres tâches ? Il y a là en germe une logique obsessionnelle à laquelle les psychothérapeutes devraient bien prendre garde »<sup>15</sup>.

### *Une inflation contemporaine de la croyance*<sup>16</sup>

Comment se fait-il que l'on croie ? Comment se fait-il que l'on ne puisse pas s'empêcher de penser à certaines idées alors même que c'est absurde ? Et comment se fait-il que l'on croie encore plus aujourd'hui alors que nous vivons dans un monde scientifique et qui se veut purement et radicalement rationnel ? Est-ce un paradoxe ?

Croire. Et qui plus est, croire à l'orée du XXI<sup>ème</sup> siècle. Ce thème est trop vaste pour être abordé de manière globale ; il est nécessaire de trouver un angle d'attaque plus restreint. Pourquoi pas le processus même de la croyance ? Pourrions-nous nous centrer sur ce que Freud appelle « la croyance en la toute-puissance de la pensée »<sup>17</sup> ? Tout au long de ses recherches, Freud a été retenu par une forme mystérieuse de la répétition dans la religion. Il parle de *Zwang*, contrainte, compulsion. C'est déjà en ces termes qu'en 1908, il aborde les actions compulsives – *Zwangshandlungen*. En 1896, Freud élève à la dignité de la névrose<sup>18</sup> un caractère d'un type de représentation : il s'agit de *Zwang* – généralisé par Freud dans les années 1920 comme manifestation de la force du refoulé de l'inconscient. Le terme *Zwang* renvoie à deux notions en allemand. D'une part, il désigne ce qui est obligatoire et impératif, comme dans les expressions suivantes : *Zwangsvorstellung*, *Zwangsneurose*... D'autre part et à côté de ce caractère de commandement, il désigne force et pression. Ces deux aspects font de *Zwang* une exigence contraignante où nous trouvons conjointes une représentation qui fait fonction de commandement et la *Drang* de la pulsion qui exige satisfaction. Par ailleurs, il est frappant de retrouver en 1939 ce terme *Zwang* dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Le ressort de ce texte est l'interrogation que Freud fait porter sur le *Zwang* ne concerne pas l'action mais la pensée : le *Zwang* de la pensée. Freud souligne donc l'existence d'une croyance dans la toute-puissance de la pensée, qui consiste à se dire « que ce qu'on désire peut se réaliser du seul fait, précisément, qu'on le désire »<sup>19</sup>. Cette logique n'est pas

---

<sup>15</sup> Abelhauser A., « Cette phrase contient quatre erreurs », *L'anti-livre noir de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2006, p. 191.

<sup>16</sup> Malraux : *le XXI<sup>ème</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas*.

<sup>17</sup> Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : l'homme aux rats », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 251, ainsi que Freud S., *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1965, p. 132.

<sup>18</sup> *Zwangsneurose* : névrose obsessionnelle.

<sup>19</sup> Abelhauser A., « La divine miséricorde », *Le sexe et le signifiant*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 208.

spécifique à la névrose obsessionnelle même si cette dernière nous livre sur le plan psychopathologique l'un des meilleurs exemples de ce processus. Le caractère magique inhérent à la pensée humaine témoigne sur le plan psychanalytique de la problématique du désir. Il y a en l'être humain une propension à considérer que ce que l'on désire peut se réaliser par la seule puissance de ce désir. Pensée et désir sont en l'occurrence pratiquement la même chose, ce dont l'homme aux rats témoigne dans ses obsessions : « si j'épouse la dame [...] il arrivera malheur à mon père dans l'au-delà »<sup>20</sup>. Ainsi, il suffit que je pense ou désire *pour* que cela arrive. Nous pouvons reconnaître l'implication comme lien logique cause-conséquence (« si...alors ») : *post hoc, ergo propter hoc*<sup>21</sup>.

Ce sophisme consiste à prétendre que si un événement suit un autre alors le premier doit être la cause du second. Il s'agit d'une erreur en tant qu'on conclut en se basant seulement sur l'ordre des événements plutôt que de tenir compte d'autres facteurs qui pourraient exclure la relation. La logique des contes et des films de science-fiction et plus précisément la pensée magique et les croyances résultent souvent de cette erreur. Un exemple parmi d'autres : une éclipse solaire se produit, donc vous battez du tambour pour demander aux dieux de recracher le soleil. Le soleil revient, prouvant l'efficacité de votre initiative. Au final, nous voulons porter l'attention sur le point suivant : toute croyance est à considérer sous l'angle des « phénomènes de la pensée »<sup>22</sup>.

Essayons maintenant de mettre l'accent sur un autre point fondamental dans le phénomène de croyance, à savoir ce qu'on appelle les « rebonds de la croyance ». Nous constatons qu'une fois démentie, la croyance réapparaît en se déplaçant ou en se transformant, tel un Phénix caractérisé par son pouvoir de renaître après s'être consumé sous l'effet de sa propre chaleur. Lorsqu'une croyance est démentie au lieu de disparaître ou d'être abandonnée, elle se transforme, mute ou change d'objets, et par là acquiert une force d'autant plus grande. Il est peut-être bon de rappeler la maxime d'Antoine Lavoisier : *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*. Autrement dit, cette caractéristique propre à la croyance suggère que plus elle est démentie, plus elle acquiert une certaine consistance. Dès lors, ce qui fonde le principe de la croyance c'est le fait même de pouvoir être démentie.

En outre, le fait qu'une croyance soit démentie n'exclut pas le sujet du processus de croyance, c'est-à-dire que le sujet croit toujours. Il reste même solidement attaché au processus de croyance, processus lié à la réalité de l'inconscient. C'est en somme le rapport fondamental du sujet au signifiant qui fonde toute croyance et qui fait qu'au moment où « la signification de la croyance paraît le plus profondément s'évanouir, que l'être du sujet vient au jour de ce qui était à proprement parler la réalité de cette croyance » et qu'il « ne suffit pas de vaincre la superstition, comme on dit, pour que ses effets dans l'être soient pour autant tempérés »<sup>23</sup>. En somme, une fois que la croyance est abandonnée, le sujet lui confère un autre support de sorte que la puissance d'adhésion semble proportionnelle à l'ampleur du démenti premier.

Ainsi, la croyance survit-elle au démenti. L'exemple de la croyance au Père Noël en est paradigmatique. Une croyance se maintient donc malgré le démenti de la réalité en se transformant ou en changeant d'objets (du Père Noël à Dieu par exemple). Au final, une fois démentie, la croyance survit à travers un « je sais bien, mais quand même »<sup>24</sup> inhérent à l'être humain permettant ainsi à la croyance de réapparaître sous une autre forme ou sur un autre objet. À la nécessité de croire répondrait logiquement la nécessité d'un support, d'un objet. Le support de la croyance est certes nécessaire et fondamental pour que cette dernière survive

---

<sup>20</sup> Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : l'homme aux rats », *op. cit.*, p. 246.

<sup>21</sup> *Post hoc, ergo propter hoc* : à la suite de cela, donc à cause de cela.

<sup>22</sup> Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : l'homme aux rats », *op. cit.*, p. 248.

<sup>23</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 238.

<sup>24</sup> Mannoni O., *Clefs pour l'imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1969.

mais le processus de croyance n'a pas besoin d'un support aussi constitué pour opérer. De fait, n'importe quoi ou presque peut s'offrir comme support de croyance : les signes astrologiques, Dieu, un système social qui ferait le bonheur de l'homme, un système politique qui prétendrait que « tout devient possible », un intérêt pour la psychanalyse, la passion pour le chiffre, le culte de l'évaluation... C'est d'autant plus vrai que la croyance se repaît d'objets qui précisément ne tiennent pas le coup.

Par ailleurs, le phénomène de croyance en tant que phénomène de la pensée est à entendre tant au niveau individuel qu'au niveau social. Dès lors, la croyance comme symptôme social serait le témoin et le signe d'un discours dominant dans notre société. De plus, il nous paraît pertinent de soutenir une évolution sociale de la croyance. Aujourd'hui, les journaux quotidiens font leurs grands titres en évoquant le *retour du religieux*, voire de l'intégrisme et une augmentation des phénomènes sectaires. Nous voyons réapparaître dans notre société toutes sortes de croyances ainsi qu'une inflation de la « crédulité » et de la pensée magique. Les croyances contemporaines s'affichent par l'intermédiaire des associations, des comités, par internet (*blog, myspace...*), par les médias... Tout s'affiche. Et cela, à travers le maître-mot de la « transparence ». Par conséquent, pour saisir intelligemment le fonctionnement logique du phénomène social de la croyance et notamment son inflation contemporaine, nous devons prendre en compte les coordonnées du discours dominant de la civilisation. C'est dans le rationalisme scientifique, de ce « tout est possible » qui a fait l'élan de la Renaissance – logique isolée par Alexandre Koyré – que prend sa source l'inflation des croyances. En soi, dans un monde où tout est possible, nous observons paradoxalement un retour en force de la pensée magique. Le revers de la fécondité scientifique est la montée en force de la crédulité, de *la superstition la plus grossière et la plus profonde*.

La Renaissance fût l'époque « où la croyance à la magie et à la sorcellerie s'est étendue d'une manière prodigieuse »<sup>25</sup>. La nouveauté en plus de notre époque réside dans la teinte et la coloration capitaliste du rationalisme scientifique. Peut-être même que cela n'est pas sans effet sur la croyance. Pourquoi ne pas considérer la notion de « respectabilité de la croyance » comme l'évolution sociale contemporaine du phénomène ? D'où, la « respectabilité de la croyance » témoignerait d'un retour en force du sujet de l'inconscient qui tend à être effacé par le rationalisme scientifique. Au final, c'est à partir du fait que la croyance se fonde sur le principe suivant « plus elle est démentie et plus elle acquiert une certaine consistance », que nous observons aujourd'hui une inflation de la pensée magique.

À titre d'exemple de ce que nous cherchons à saisir, le discours *néocréationniste* aux Etats-Unis est caractéristique. Les créationnistes, quelle que soit la religion dont ils se réclament, veulent que le monde soit né il y a environ dix mille ans, tel que décrit dans les textes religieux : un monde pourvu de tous ses attributs, un monde né en même temps que l'homme, un monde qui aurait un sens voulu par un Dieu, un Dieu qui aurait élu l'homme.

Ils s'opposent à l'explication scientifique du monde, qui à partir de faits, d'observations, de déductions, a restitué l'histoire d'un monde vieux de plusieurs milliards d'années, en perpétuelle évolution, où se succèdent ou coexistent les espèces, dont la nôtre. Ce courant *néocréationniste* prend aujourd'hui une forme considérable dans la société américaine. Dans le Kentucky s'ouvre même un musée créationniste proposant une lecture littérale de la Bible, le « *Creation Museum* », piloté par l'organisme Answers in Genesis. Dans l'État de New York, à Ithaca, le directeur du Museum of the Earth a rédigé un mémo et élabore une formation pour permettre au personnel du musée de donner des réponses claires et argumentées aux participants. La brochure envisage les questions suivantes : « L'évolution est-elle seulement une théorie ? », « La complexité de la nature n'implique-t-elle pas un intelligent designer ? »<sup>26</sup>...

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>26</sup> La brochure « Evolution and creationism: a guide for museum docents », *New York Times*, 2008.

Dernier en date, le livre *L'Atlas de la Création* de Harun Yahya, remet en cause et discrédite toutes les idées de la théorie évolutionniste de Darwin : « Les allégations de Darwin ne reposaient évidemment sur aucune preuve scientifique ni aucune découverte. Dans la mesure où le savoir scientifique et les moyens technologiques disponibles à l'époque étaient encore primaires, la pleine mesure du ridicule et de l'irréalisme de ses affirmations ne put être pleinement saisie ».

*Inflation de la logique obsessionnelle dans notre société : un processus psychopathologique.*

Lors de son Séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan avance : « nous sommes justement une civilisation dont l'axe est constitué par les névrosés, on marche, on y croit, on y croit de tout son cœur »<sup>27</sup>. À partir de cette indication et d'après ce que nous avons énoncé précédemment, pouvons-nous conclure que nous vivons aujourd'hui dans une civilisation dont l'axe serait constitué par la logique obsessionnelle ? Nous soutenons que c'est en effet le cas.

Bien sûr, cette thèse est à prendre avec un certain degré de critique. Car, nous pouvons aussi admettre que la question est plus complexe et que son contraire est tout aussi soutenable. À titre d'exemple, notre civilisation tend aussi à une perversion généralisée en tant qu'elle pousse à un branchement sur l'objet de jouissance. Nous voulons mettre l'accent sur une composante contemporaine de notre société marchande – une parmi d'autres, mais pas la seule – la réponse obsessionnelle.

La façon dont une société agit et s'organise peut se révéler très proche au niveau psychopathologique de ce que nous connaissons déjà sur un plan subjectif. D'ailleurs, l'écrivain en tant qu'il précède l'analyste, nous a frayé la voie. Quelle critique pouvons-nous donc faire de notre société ? Le rêve et le programme d'une société scientifique et ultra-technicisée est de réduire toute contingence, tout imprévu et cherche à promouvoir, toujours plus le rationnel et le contrôle. L'exemple de la « société du risque »<sup>28</sup> est parlant à plus d'un titre. Or, tout en se donnant cette visée, la société se trouve soumise à un phénomène qui lui échappe : le retour en force de la toute-puissance de la pensée et des croyances. C'est dire qu'en cherchant à tout maîtriser, notre société travaille contre elle-même et révèle ainsi l'autre face du processus : elle rend encore plus consistant ce qu'elle cherche à réduire. La société du XXI<sup>ème</sup> siècle – société du progrès scientifique et des découvertes techniques – serait-elle aussi la société du « renouveau de la croyance » ? C'est le retour au fondamentalisme religieux, à l'intégrisme et aux croyances irrationnelles.

Ce double phénomène psychopathologique auquel notre société doit faire face est peut-être l'envers et l'endroit d'un même phénomène. Plus elle cherche à promouvoir le rationnel et à tout contrôler (par la politique de l'évaluation ou la politique du risque), plus elle tombe sous le coup de la virulence renforcée de ce à quoi elle tend à échapper – l'inflation de la toute-puissance de la pensée magique et des croyances. Ce qui rappelle un trait psychopathologique bien connu des cliniciens lacaniens : l'obsessionnel est d'autant plus rattrapé par la jouissance qu'il entend y échapper<sup>29</sup>. C'est en effet la logique obsessionnelle qui nous délivre le meilleur exemple de ce fonctionnement psychopathologique.

Ainsi proposons-nous de reconnaître dans la formule suivante le noyau psychopathologique de la logique obsessionnelle à l'échelle du social : *Plus on le nie, plus on le rend présent*. Cette logique sociale et psychopathologique se constitue en deux temps. Apparaît une forme d'évolution de la société marquée par la volonté et la passion de tout domestiquer, de réduire l'invention et la surprise. Le symptôme social de l'évaluation en figure un bon exemple. Sur le plan clinique, nous connaissons bien cette logique : l'obsessionnel tente de réduire la

<sup>27</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 364.

<sup>28</sup> Beck U., *La société du risque, sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion, 2008.

<sup>29</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 373.



jouissance à une affaire de signifiants. D'autre part, il y a le contrepois de ce phénomène qui est la dimension de la toute-puissance de la pensée en tant que cela échappe à la rumination et à la tentative de réduire la jouissance à la comptabilité. Là, c'est le retour en force de la pensée magique (croyances). C'est tout le paradoxe de la logique obsessionnelle : plus le sujet cherche à démentir le choix forcé de l'aliénation, plus il tombe sous le coup d'une virulence renforcée de l'exigence de la perte. Plus il nie la jouissance, plus il la rend présente. D'ailleurs, cette interprétation psychopathologique devrait figurer dans le *vade-mecum* du clinicien qui s'intéresse à la clinique moderne.

En conséquence, la société cherchant à tout domestiquer – à peu de choses près cette visée consiste à nier la singularité et la particularité soit le sujet – doit faire face à un retour en force de nouvelles croyances le plus souvent irrationnelles. En voulant faire taire l'inconscient, le manque et la singularité, elle s'emploie à exacerber l'incontrôlable et l'imprévu, soit le retour en force du sujet de l'inconscient. Ne devons-nous pas reconnaître dans la montée de l'intégrisme, des sectes et des croyances, une protestation contre l'universalisation et la ségrégation ? Peut-être, bien plus. N'est-ce pas le signe de l'échec de la gestion scientifique du lien social ? Les suicides d'entreprise qui endeuillent France Télécom peuvent révéler, par certains côtés, ce que nous cherchons à cerner. Certains salariés se plaignent de l'absence de place pour la singularité – « nous sommes des codes identifiants » – et critiquent la culture de l'évaluation que Jean-Claude Milner, Jacques-Alain Miller et bien d'autres considèrent comme « une culture de mort et pour la mort ».

#### *Une montée contemporaine au zénith social de la logique obsessionnelle*

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud se pose la question des ressemblances entre l'individu et la culture : « ne serait-on pas autorisé à porter le diagnostic suivant : la plupart des civilisations ou des époques culturelles – et même l'humanité entière peut-être – ne sont-elles pas devenues " névrosées " sous l'influence des efforts de la civilisation ? »<sup>30</sup>. Ainsi, il nous semble tout à fait pertinent de soutenir que la société est actuellement axée à partir de la logique obsessionnelle. Dès lors, nous proposons cette formule pour résumer l'ensemble de notre travail : *Une montée contemporaine au zénith social de la logique obsessionnelle*. Cette formule est dans le droit-fil de la tradition freudienne et de l'enseignement de Lacan. Elle sous-entend en outre que « la névrose tient aux relations sociales »<sup>31</sup>. Comme nous l'avons suggéré précédemment, notre thèse loin d'être fermée est tout à fait discutable.

L'intérêt de toute formule est de ramasser le vif d'une idée, d'une pensée. Elle permet ainsi de résumer l'ensemble d'une réflexion ou l'aboutissement d'une idée. Mais, son inconvénient réside dans le fait qu'elle peut être sujette à divers malentendus et interprétations et tant mieux ! Puisqu'ainsi, elle amène au débat, à la discussion et à la précision. De fait, il reste à toute formule une part irréductible à l'interprétation.

Voici le constat contemporain de notre civilisation. D'un côté, nous avons affaire à une société qui cherche à tout évaluer et à tout contrôler, révélant un symptôme social, celui de l'évaluation, puisant ses ressources dans la logique obsessionnelle dont nous reconnaissons quelques-uns des mécanismes inconscients. De l'autre, nous observons un retour en force du religieux, des croyances, le plus souvent irrationnelles. Ces dernières sont infiniment liées à une dimension de toute-puissance de la pensée. Ce double phénomène s'éclaire à partir de la logique obsessionnelle en tant que son sujet est d'autant plus rattrapé par la jouissance qu'il entend y échapper. Plus il la nie et plus il la rend présente. Ce retour de la jouissance se manifeste dans des phénomènes aigus, insupportables, particulièrement dans la pensée.

---

<sup>30</sup> Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 105.

<sup>31</sup> Miller J.-A., « Vers PIPOL IV », *Mental*, n°20, Bruxelles, 2008, p. 188.

Explicitons notre formule : «une montée contemporaine au zénith social de la logique obsessionnelle ». D'une part, cette formule fait effectivement écho à une autre, bien connue dans le champ psychanalytique. Il s'agit d'un énoncé de Lacan où il diagnostique le nouveau du malaise de la civilisation, lequel est lié à la chute des idéaux et à l'amplification sans limite de la jouissance. Il en résume tout le vif dans la formule suivante : « la montée au zénith social de l'objet *a* »<sup>32</sup>.

Nous nous situons ainsi dans la même perspective que Lacan en tant que nous voulons mettre en lumière une dimension contemporaine – une parmi d'autres – du malaise de notre société : la manière contemporaine de la société de se construire et d'agir. Dès lors, il nous semble pertinent de soutenir que la société moderne est, pour une part – édifiée à partir de la logique obsessionnelle. Notre formule tente donc d'attirer l'attention sur le fait que la société, dans son style moderne et capitaliste, met en scène et par conséquent « alimente » socialement une logique obsessionnelle. C'est le style capitaliste du social qui tend à faire appel à cette logique. En somme, nous invitons dans un premier temps à reconnaître dans notre formule, l'idée d'une inflation de la logique obsessionnelle dans le social. Nous voulons ainsi par cette formule insister sur la contemporanéité de notre société.

Néanmoins, l'expression « la montée contemporaine au zénith social de la logique obsessionnelle » soulève aussi des contradictions et des critiques. D'une part, nous pouvons l'interpréter dans le sens d'un phénomène nouveau. Or, c'est faux. Précisons la logique obsessionnelle était déjà présente dans nos sociétés, par exemple celle de l'époque de Freud. Nous pouvons être attentifs aux « traces » de cette logique dans différents symptômes sociaux à l'époque de Freud : la religion, l'armée... Ainsi, de tout temps, nous observons les traces d'un fonctionnement obsessionnel à l'œuvre dans le social. L'intérêt est de faire valoir qu'il existe des époques où cette logique psychopathologique prend plus d'intensité. Ce qui nous semble être le cas dans notre modernité. D'autre part, nous ne réduisons pas le fonctionnement d'une société aux simples mécanismes psychiques de cette logique. Il en existe sûrement d'autres qui ne sont pas liés à celle-ci. D'ailleurs, notre société de l'évaluation puise aussi ses ressources dans la logique perverse en tant qu'elle cherche notamment le consentement du sujet à ce processus. Ainsi, ce n'est pas tant le contenu de l'évaluation qui semble déterminant, mais le consentement du sujet à celui-ci. Il y a « dans la culture de l'évaluation le désir d'imposer des normes, d'humilier l'autre, de le faire céder sur son être »<sup>33</sup>.

Concluons. Nous entendons par l'expression « montée contemporaine », l'inflation moderne d'une logique psychopathologique engendrée par le discours capitaliste. C'est le discours du maître, dans son style capitaliste, qui semble produire et « nourrir » une logique psychopathologique. Dit autrement, la logique obsessionnelle semble se développer à plein au niveau social à l'époque du capitalisme. Enfin, l'expression « au zénith social » suggère que malgré le fait que la névrose obsessionnelle ne fasse pas discours et donc pas non plus lien social, elle agit quand même sous la forme d'une logique *dans* le social. La névrose obsessionnelle, dans son fonctionnement le plus épuré – *sa logique* – peut « monter au social », monter au zénith social. Le sociologue Beck résume bien ce phénomène dans ce qu'il appelle la « société du risque » comme « l'avènement d'une ère spéculative de la perception quotidienne et de la pensée »<sup>34</sup>.

Récapitulons. Aujourd'hui, notre société dans son style moderne et capitaliste favoriserait pour une part la réponse obsessionnelle face au malaise de la civilisation. En cherchant à effacer la dimension du manque-à-être, elle encourage l'obsessionnalisation – *le choix*

---

<sup>32</sup> Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits, op. cit.*, p. 414.

<sup>33</sup> Maleval J.-C., « Pourquoi l'idéologie de l'évaluation est-elle pernicieuse ? », *Dévaluons l'évaluation*, Meeting de Rennes du 10 avril 2008, AP-VLB, UFORCA Rennes, 2008, p. 40.

<sup>34</sup> Beck U., *La société du risque, sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion, 2008, p. 134.

*obsessionnel* – et se trouve paradoxalement rattrapée précisément par ce à quoi elle cherche à échapper. Elle tend à fonctionner à partir de la réponse obsessionnelle, en tant qu'elle est axée sur un mécanisme qui, plus on le nie, plus il se présentifie. Terminons en donnant la parole à l'écrivain Philippe Sollers dans *La divine comédie* : « Il y a dans l'être humain quelque chose qui veut sans cesse en finir avec la singularité ». Face à cela, la psychanalyse s'avère être une alternative, « poumon artificiel » de notre époque en tant qu'elle vise à laisser la place à la singularité. Ou : en tant qu'elle vise la singularité.